

AVANT-PROPOS (1879)

Chacun comprend que ce n'est pas sans émotion qu'on livre au public un Commentaire sur l'Épître aux Romains. On a beau n'être que l'interprète d'un texte donné. Le contenu de ce texte, accepté ou repoussé, est quelque chose de si décisif pour les lecteurs, que l'auteur qui leur sert de guide se sent à chaque pas sous le poids de la plus grave responsabilité.

Cette considération ne saurait m'arrêter cependant au moment d'offrir à l'Église, spécialement aux églises de langue française, ce fruit d'une étude que mon enseignement théologique m'a imposé bien souvent la tâche de renouveler.

J'exprimerai ici très franchement une inquiétude qui me préoccupe. Je crois la conception divine du salut, exposée par saint Paul dans cet écrit fondamental, plus sérieusement menacée à cette heure qu'elle ne le fut à aucune époque. Car ce ne sont pas seulement ses adversaires déclarés qui la combattent ; ce sont ses défenseurs naturels qui l'abandonnent. Dans ces faits divins de



l'expiation et de la justification par la foi qui constituaient, d'après l'exposé de l'apôtre, l'évangile qu'il avait reçu par *la révélation de Jésus-Christ* (Galates ch. 1), combien de chrétiens ne voient plus et engagent l'Eglise à ne plus voir désormais qu'un système théologique tout farci de notions judaïques, que saint Paul avait lui-même conçu en méditant sur Jésus-Christ et sur son œuvre !

On ne tardera pas à voir, je le crains, ce que devient la vie des individus et de l'Eglise, dès que ses racines cessent de plonger dans le sol fécond de la révélation apostolique. Une vie religieuse languissante et souffreteuse, une sanctification sans vigueur, sans décision, ne se distinguant plus par aucun trait saillant de la simple moralité naturelle, — voilà quel sera le terme, bien vite atteint, de cette évolution rationnelle à laquelle on convie l'Eglise et particulièrement la jeunesse studieuse. Le moindre obscurcissement de la pensée divine communiquée au monde par le moyen de la révélation apostolique, a pour effet immédiat une diminution de vie et de force spirituelle.

Faudrait-il que l'Eglise de France, en particulier, perdît la meilleure partie de sa force au moment même où Dieu semble amener enfin la France dans ses bras ? Ce serait la dernière tragédie de son histoire — plus triste encore que toutes les journées sanglantes, mais héroïques, de son passé.

Ce ne sont ni les affirmations oiseuses de la libre pensée, ni les vagues enseignements d'un semi-rationalisme, — qui ne sait pas lui-même s'il croit ou ne croit pas à une révélation, — qui offriront



une base suffisante au relèvement religieux de toute une nation. Il faut pour cela un enseignement ferme, positif, divin, comme *l'évangile de Paul*.

Lorsque l'Épître aux Romains parut pour la première fois, elle fut pour l'Église un mot à propos. Chaque fois que, dans le cours des âges, elle a repris la place d'honneur qui lui revient, elle a inauguré une ère nouvelle. Il en fut ainsi, il y a un demi-siècle, quand s'opéra ce réveil dont l'action puissante n'est pas épuisée à cette heure. C'est à ce mouvement qui dure encore que le présent Commentaire désire se rattacher. Puisse-t-il être aussi en quelque mesure pour l'Église actuelle un mot à propos !

On pourra à bon droit me reprocher de n'avoir pas plus complètement dépouillé l'immense bibliothèque qui s'est peu à peu formée autour de l'écrit de saint Paul. Ma réponse est celle-ci : J'aurais pu... mais à la condition de ne point finir. Aurais-je dû ?

Et comme j'ai dû mettre un terme à l'étude elle-même, j'ai dû restreindre aussi l'exposé des résultats du travail. Si je me fusse permis de franchir les limites de l'interprétation proprement dite pour entrer, plus que je ne l'ai fait parfois, dans le domaine des développements dogmatiques ou dans celui des applications pratiques, les deux volumes se seraient bien vite étendus à quatre ou à six. Il valait mieux m'attirer le reproche de sécheresse qui n'éloignera aucun lecteur sérieux, que de tomber dans la prolixité qui eût nui bien davantage à l'utilité de ce Commentaire.

Le pieux Sailer disait : « O christianisme, quand ton œuvre



unique eût été de produire un saint Paul, cela seul devrait déjà te rendre cher à la plus froide raison. » N'est-il pas permis d'ajouter : Et toi, ô saint Paul, quand ton œuvre unique eût été de composer une Epître aux Romains, cela seul devrait te rendre cher à toute saine raison.

Que l'Esprit du Seigneur féconde, dans le sein de l'Eglise et dans le cœur de chacun de mes lecteurs, tout ce qu'il a daigné mettre *du sien* dans cet ouvrage !

L'AUTEUR.

AVANT-PROPOS (1883)

En offrant pour la seconde fois à l'Eglise ce commentaire travaillé pour elle, je sens le besoin d'exprimer à mes frères, pasteurs et laïques, ma reconnaissance pour l'accueil bienveillant que cet ouvrage a trouvé auprès d'eux, et dont cette réédition, devenue si promptement nécessaire, est la meilleure preuve.

A côté de cette preuve de fait, j'en ai reçu d'autres qui m'ont été bien précieuses, soit dans les comptes-rendus qui ont été publiés, soit dans les communications privées qui m'ont été adressées.

Entre tous mes critiques, il en est un surtout que je ne puis me refuser de nommer ici et auquel je dois un hommage particulier de gratitude, c'est M. le surintendant Duesterdieck, qui a bien voulu consacrer un travail étendu à mon ouvrage dans le journal *Studien und Kritiken*. La chaleureuse sympathie et le plein assentiment qu'il m'a exprimés sont pour moi un réel encouragement.

Cependant mes lecteurs ne doivent pas craindre que cet accueil favorable m'ait rendu indifférent à l'égard des critiques qui m'ont



été faites ou de celles que je me fais à moi-même. La comparaison d'une page quelconque de la nouvelle édition avec l'ancienne leur montrera combien tout a été sérieusement revu et travaillé. Plusieurs ouvrages ont paru depuis la première édition. Il en est deux avec lesquels j'ai entretenu, en me livrant à ce nouveau travail, une correspondance continuelle, si je puis m'exprimer ainsi. Le premier, remarquable par sa fermeté de jugement et sa rare précision, deviendra certainement un guide indispensable pour quiconque étudiera l'épître aux Romains ; c'est le commentaire de M. Bernhard Weiss dans la sixième édition de la collection de Meyer. Le second témoigne d'une érudition immense, devant laquelle s'incline respectueusement la mienne ; c'est celui de M. Oltramare. Je dois citer aussi le commentaire anglais, à la fois solide et bref, de M. A. Beet, et les observations fragmentaires, fort ingénieuses, mais excessivement hasardées, de M. Klostermann. J'aurais voulu pouvoir employer le texte publié par MM. Hort et Westcott. J'admire le travail extraordinaire qui sert de base à cette publication. Les éditeurs, par leurs études critiques, ont répandu de vives lumières sur l'histoire du texte du Nouveau Testament. Mais je ne saurais adhérer pleinement aux résultats auxquels ils se sont trouvés conduits, et en particulier au rejet complet de ce qu'ils appellent le « texte syrien » et que l'on nomme ordinairement « byzantin » ; il me paraît qu'il y a des cas dans lesquels la supériorité de ce dernier ne peut faire doute pour une exégèse maîtresse du contexte ; telle est, par exemple, la variante 5.1. Je crois également pouvoir continuer à user de la classification commode en textes alexandrin,



gréco-latin et byzantin. Parmi les observations critiques dont mon ouvrage a été l'objet, il en est une que je crois devoir relever en terminant. On s'est demandé si le sens historique ne me faisait pas parfois défaut. Et l'on a cité en preuve le portrait que j'ai tracé de saint Paul dans l'introduction, portrait qui ne donne pas au lecteur « la sensation de la vie ^a » Naturellement, à ce reproche envisagé en lui-même je n'ai rien à répondre. Je me suis seulement demandé à quel trait spécial il pouvait s'appliquer. Et je n'ai pas tardé à le comprendre, si, dans ce cas, du moins, le sens historique ne me fait pas défaut. Je suppose qu'il s'agit de l'opinion que j'ai émise sur la manière dont saint Paul est arrivé à la conception évangélique qu'il a prêchée, et qu'il a spécialement développée dans les épîtres aux Galates et aux Romains (enseignement sur le salut) et dans celles aux Colossiens et aux Philippiens (enseignement sur la personne du Sauveur). J'ai combattu l'idée que cette conception fût le résultat d'un développement graduel, accompli dans sa pensée durant le cours de son ministère, et soutenu que l'apôtre Paul était sorti avec une conviction toute formée, sur ces deux points fondamentaux, de la crise de mort et de résurrection qu'il avait traversée à Damas. Défendre cette manière de voir, est-ce renier « le point de vue historique », méconnaître l'individualité, « l'âme vivante », chez l'apôtre ? Tous ceux qui en France s'occupent de théologie, connaissent M. Holsten comme l'un des représentants du criticisme allemand le plus avancé. Voici comment il s'exprime dans son dernier ouvrage : « Celui qui se présente au monde comme

a. *Revue chrétienne* 1883, n° 2, page 77.



apôtre, pour annoncer l'évangile d'une vie nouvelle, a le développement de sa propre conscience religieuse, avec toutes ses luttes ; derrière lui. C'est parce que l'apôtre croit, qu'il réclame des autres la foi et qu'il l'obtient.^a » Et il ajoute : « C'est là le seul point de vue réellement psychologique. » Je le crois avec lui. Mais ce n'est pas là la raison principale sur laquelle repose ma manière de voir. La source de toute histoire sérieuse et non fantaisiste, c'est le témoignage. Or, nous possédons celui de saint Paul lui-même sur le fait dont il s'agit. Dans le premier chapitre de l'épître aux Galates, il affirme solennellement que l'évangile, tel qu'il l'a prêché en Galatie, lui a été enseigné par la révélation de Jésus-Christ et que ce n'est que trois ans après l'avoir connu et prêché, qu'il est retourné à Jérusalem et qu'il y a vu l'un des apôtres. Le contexte prouve qu'il s'agit du principe central de son évangile, la justification par la foi seule — c'était l'objet de la discussion en Galatie — et le verset 16 affirme que cette révélation initiale avait porté tout particulièrement sur la divinité de la personne du Sauveur. Serait-ce abandonner le point de vue historique que de préférer à des suppositions arbitraires ce témoignage de l'apôtre sur ce qui s'est passé dans son propre intérieur ? Je crains bien plutôt que l'opinion contraire ne repose sur un singulier affaiblissement de la notion de révélation. On tend de plus en plus à appliquer celle-ci exclusivement aux *faits* extérieurs du salut, en supposant qu'à chaque apôtre a été laissé le soin d'interpréter ces faits à sa guise et de se former ainsi lui-même son système théologique. C'est la

a. *Das Evangelium der Paulus*, 1880 ; page 11.



science de la *théologie biblique* qui est aujourd'hui chargée de comparer ces différents systèmes, naturellement purement humains. Que l'on arrive sur cette voie à admettre un progrès nécessaire et des transformations nombreuses dans les pensées de l'apôtre, cela se comprend. C'est ce qu'on appelle « retrouver sa vivante individualité ». La question est de savoir si, en prétendant retrouver ainsi l'histoire, on ne perd pas la révélation, du moins telle que l'entendait et l'avait expérimentée saint Paul lui-même. Dans sa première aux Corinthiens, au chapitre 2, il a décrit le fait intime de la révélation. L'Esprit, après avoir sondé les profondeurs de Dieu, vient les dévoiler à l'esprit des hommes chargés d'être les interprètes du mystère divin auprès de leurs frères, et même il leur donne la faculté de formuler la pensée divine qu'il leur a révélée, en paroles spirituelles appropriées au contenu divin. En décrivant ainsi le phénomène, l'apôtre distingue expressément *l'interprétation* des faits divins, telle qu'elle est donnée par l'Esprit, de ces faits eux-mêmes : « afin, dit-il, que nous *sachions* (comprenions) les choses qui nous ont été *données* de Dieu. » Dès que l'on formera sa notion de la révélation sur de telles déclarations qui sont non de la spéculation, mais de l'expérience, on ne pourra plus essayer de persuader à l'Eglise, comme un professeur luthérien l'a fait récemment en France, que saint Paul a enseigné toute sa vie une doctrine de l'expiation qui, sans qu'il s'en soit jamais douté, renfermait une contradiction logique flagrante. Si les évangéliques parlent ainsi, que reste-t-il encore à dire... aux autres !



Puisse l'étude de notre épître conduire chaque lecteur à la conviction fortifiante que le contenu de ce livre n'est pas un système humain, mais un message divin, l'Évangile caché durant les temps éternels, révélé maintenant et publié par le moyen des écrits prophétiques ! ([Romains.16.25-26](#)) Neuchâtel, 6 juillet 1883.

F. GODET

INTRODUCTION



Le poète anglais Coleridge appelle l'épître aux Romains « l'écrit le plus profond qui existe. » Chrysostome se la faisait lire deux fois par semaine. Luther, dans sa célèbre préface, dit : « Cette épître est le livre capital du Nouveau Testament, le plus pur Evangile. Elle est digne, non seulement d'être sue mot pour mot par chaque chrétien, mais encore de devenir l'objet de sa méditation journalière, le pain quotidien de son âme... Plus on s'en occupe, plus elle devient précieuse et paraît meilleure. » Mélanchton, afin de se l'approprier parfaitement, l'avait copiée deux fois de sa main. C'est le livre qu'il a le plus souvent expliqué dans ses leçons. La Réformation a certainement été l'œuvre de l'épître aux Romains, aussi bien que de celle aux Galates ; et il est probable que toute grande rénovation spirituelle dans l'Eglise se rattachera toujours, comme effet et comme cause, à une intelligence plus profonde de cet écrit. Cette observation s'applique sans contredit aux différents réveils religieux qui ont successivement signalé le cours de notre siècle.

L'interprétation d'un pareil livre est susceptible d'un progrès illimité. En étudiant l'épître aux Romains, on se voit à chaque mot en face de l'insondable. On ressent une impression analogue à celle que fait éprouver la contemplation des chefs-d'œuvre d'architecture du moyen-âge. On ne sait ce que l'on doit admirer davantage, la majesté de l'ensemble ou le fini des détails, et chaque regard amène la découverte de quelque perfection nouvelle.

Cependant les qualités de l'écrit qui va nous occuper ne



doivent nullement décourager l'interprète; elles sont plutôt propres à le stimuler. « Envers quel livre du Nouveau Testament, dit Meyer, dans la préface de la 5^{me} édition de son commentaire, l'interprète a-t-il moins le droit de ménager ses peines, qu'envers celui-ci, le plus grand et le plus riche de tous les ouvrages apostoliques? » Seulement il ne faut point se figurer que, pour s'en approprier le sens, il suffise de l'analyse philologique du texte ou même de l'étude théologique du contenu. La vraie intelligence de ce chef-d'œuvre de l'esprit apostolique est réservée à celui qui s'en approche avec ce cœur *affamé et altéré de justice* que Jésus réclame dans le discours sur la montagne. Qu'est-ce en effet que l'épître aux Romains? La *justice de Dieu* offerte à celui qui s'est laissé dépouiller par la loi de la sienne propre (1.17). Pour comprendre un semblable livre, il faut sympathiser à l'intention qui l'a dicté.

M. de Pressensé appelle les grands travaux dogmatiques du moyen-âge « les cathédrales de la pensée. » L'épître aux Romains est la cathédrale de la foi.

La critique sacrée, qui a mission de préparer l'interprétation des livres bibliques, travaille surtout à élucider les diverses questions relatives à l'origine de ces écrits. Parmi ces questions il en est souvent qui ne peuvent être résolues qu'à l'aide de l'exégèse la plus approfondie. La composition de l'épître aux Romains renferme plusieurs questions de ce genre. Nous ne pourrions les résoudre dans cette introduction sans anticiper sur le travail exé-



gétique. Il convient donc d'en renvoyer la solution définitive au chapitre de conclusion qui clora le commentaire. Mais il en est quelques-unes dont la solution ressort avec évidence, soit de la simple lecture de l'épître, soit de certains faits constatés par l'histoire ecclésiastique. Il ne pourra qu'être avantageux pour l'exégèse de réunir ici les données, provenant de ces deux sources, qui sont propres à jeter du jour sur l'origine de notre épître. Ce sera en même temps l'occasion d'exposer les diverses manières de voir qui se sont produites sur ce sujet dans le cours des âges.

Une épître apostolique résulte naturellement de la rencontre de trois facteurs : la personne de l'auteur, l'état de l'église à laquelle il écrit, et la relation qu'ils soutiennent l'un avec l'autre. Notre introduction portera donc avant tout sur les points suivants :

1. L'apôtre Paul ;
2. L'église de Rome ;
3. Les circonstances qui ont présidé à la composition de l'épître.

Dans un quatrième chapitre, nous présenterons le plan suivi par l'auteur ; enfin, dans un cinquième, nous traiterons de la conservation du texte.